

## L'amour pris comme moyen dans la psychanalyse

Nathalie DELAFOND

(31) Je vous propose de reprendre ensemble la leçon du 18 décembre 1973 du séminaire sur *Les non-dupes errent*, que Lacan centre sur la question de l'amour, question qui nous intéresse tous, bien sûr, pas seulement dans notre vie, mais dans l'analyse, à travers la question de l'amour de transfert.

Comment situer cette question dans l'analyse ? Dans la leçon précédente, Lacan avait introduit le débat sous cette forme : « Le transfert, dans l'analyse, n'est pas un moyen. C'est un résultat, qui tient à ce que la parole, par son moyen, moyen de parole, révèle quelque chose qui n'a rien à faire avec elle, très précisément le savoir qui existe dans le langage », ce savoir articulé dans l'inconscient que Lacan appelle savoir de « la langue ».

A qui, à quoi Lacan répondait-il en réaffirmant cela ? N'oublions pas en tous cas que l'analyse orthodoxe avait alors pour visée avouée, pour idéal, l'accès du névrosé au soit-disant « genital love ». La leçon 4 consiste, me semble-t-il, à explorer les conséquences d'une telle position. Que se passe-t-il si l'on prend l'amour pour moyen de l'analyse ? Nous y verrons d'ailleurs explicitement énoncé l'appui pris sur la confusion entre la fin et le moyen.

Il s'agit d'interroger les mots, amour et moyen, de les mettre à leur (32) place, de les « loger » comme dira Lacan plus loin, c'est-à-dire de les interroger avec le noeud borroméen, et de repérer comment la prévalence accordée à l'amour dans notre culture noue le noeud d'une

façon bien particulière. A quelle sorte de nouage avons-nous affaire là ?

Cette prévalence de l'amour qui est dans notre civilisation intimement liée à la religion judéo-chrétienne, au point que Freud a pu dire de la névrose qu'elle est une « religion privée », allons-nous la réitérer dans notre pratique d'analyste ? C'est ainsi que nous pourrions lire la référence faite par Lacan au proverbe biblique : « Tel le sot qui réitère sa folie, tel le chien qui retourne à son vomi. »<sup>1</sup>

L'amour, en tant qu'il est intimement lié au pouvoir de la parole, est pourtant la seule voie d'accès à la vérité du désir inconscient. Mais alors, comment « le situer à sa vraie place pour que le noeud se fasse bien » ? Et nous allons voir que toute cette leçon n'est pas sans une certaine malice topologique.

Lacan part de ceci : son dire de la leçon précédente. Son dit, c'est le noeud borroméen, et le dire, en tant qu'il est le sien, dire de Lacan, y est impliqué. « Le dire, insiste-t-il, ce n'est pas la parole. C'est une parole qui est événement, qui est dans le coup de ce qui nous détermine et qui tient à l'inconscient », et il ajoute que la résonance de son dire, l'écho en nous, auditeurs ou lecteurs, de ce dire, n'est pas autre chose que l'amour. Voilà l'effet que ça nous fait, que nous le sachions ou pas. Voilà la toile de fond sur laquelle commence la leçon.

Il questionne alors : « L'amour, à quoi ça se réfère, dans tout ce qui s'est "bavoiché" là-dessus ? »

- 1) Est-ce que ça se réfère à l'être ? Mais alors, « comment l'être serait-il à manipuler à partir d'aucun étant ? » Il y a là, objecte-t-il, une difficulté logique. Cette difficulté pouvons-nous ajouter, est repérée par les philosophes eux-mêmes. Ainsi Gilson, lorsqu'il questionne l'être, est-il amené à cette étrange formule : « La notion d'être est dans la pensée comme un objet qui l'enveloppe ». D'où nous vient la supposition de (33)l'être, c'est-à-dire d'un objet pour la pensée qui ek-sisterait à l'universel des étants, qui s'excepterait de ce qui existe ?

Lacan poursuit : « L'être, quand on vous en parle et ce n'est pas rien, ça débouche sur cette aspiration qui serait faite à partir de Dieu, de l'amour ». Et même si nous ne sommes pas croyants, insiste-t-il, nous y croyons, car « cette aspiration, je ne dirai pas que vous la supposez, elle vous suppose ».

Mais en quoi cette aspiration nous suppose-t-elle ? La supposition n'est-elle pas au contraire celle d'un sujet dans l'Autre, celui que nous faisons exister par notre amour, notre amour pour Dieu, notre amour pour le père ? Lacan nous dit : pas du tout !

Il nous faut, me semble-t-il le prendre au sens logique : Lacan opère

---

1. Proverbes, 26.11.

ici un déplacement de la supposition afin de « coller à la structure ». Cette aspiration, ce trou dans l'Autre, c'est l'effet du signifiant dans le réel, et si elle nous suppose, c'est comme sujet (du latin *subjicere*, placé dessous, sous-posé) puisqu'il n'y a d'être que l'être parlant, que du fait de la parole. Mais notre existence comme être parlant n'est pas nécessitée par la structure du langage, elle n'est que supposée.

Remarquons que cette aspiration n'est pas sans parenté dans la langue avec le souffle divin et ce que dit le texte de la Genèse : au commencement était le chaos, soumis à l'Esprit de Dieu planant à la surface des eaux... Il est aussi amusant de noter que nous avons dans la langue française une trace de cette aspiration, avec l'h dit aspiré, lettre qui ne se prononce pas, lettre élidée dans la parole.

Gardons cependant en réserve deux objections :

– Cette place vide, ce 0, support du réel, que Lacan figure par cette aspiration divine, nous n'y avons pas d'accès direct dans la névrose. Nous l'imaginons, nous lui donnons un sens, par exemple celui de la demande de l'Autre, ou même à l'horizon celui d'un Autre primitif à la grande gueule ouverte, l'ogre d'un désir oral insatiable. L'aspiration n'est pas, me semble-t-il, la figure habituelle de l'amour, qui est plutôt ignorance du désir, don inconditionnel. Comment se fait ce glissement du désir de l'Autre à l'amour divin ?

– (34) Nous savons que c'est une symbolisation du réel qui met en place le Un comme tel en ce point d'origine dans l'Autre. Ce Un dans l'Autre est un effet du langage. Comme nous l'enseigne Ch. Melman, nous l'appelons Dieu créateur dans notre religion, mais c'est aussi le père dans l'inconscient, du fait de l'opération du même nom. Il n'y a pas de Un qui puisse fonder un tous pour des êtres sexués. Si le Un fonde le tous, où se fera alors le renvoi de l'altérité, c'est-à-dire du réel ? Il me semble que c'est l'une des questions qui parcourent cette leçon.

En tous cas, ce qu'on manipule dans cette leçon, c'est le noeud borroméen, ou plutôt la tresse, puisqu'elle est introduite ici, et « ce noeud n'a pas d'autre être que de mode, réel, imaginaire, symbolique. »

2) L'amour se réfère-t-il à la métaphore du connaître ?, continue de questionner Lacan. C'est alors la référence à l'amour platonicien, où l'âme aspire à la connaissance du Bien, du Beau, du Vrai, amour céleste. Mais là aussi Lacan objecte : l'être n'est alors rien d'autre que « l'affaire aseptisée des perfections imaginaires », un « rêve éveillé » qui n'a rien à faire avec le vrai, le rêve qui nous intéresse et qui est à déchiffrer, même pas à lire, mais à déchiffrer. Lacan oppose ici la « lisibilité du monde » qui se réfère à l'univocité du signe, et le déchiffrement, qui se réfère à

l'équivocité du signifiant. Il serait d'ailleurs très intéressant d'examiner l'affinité du signe avec l'amour. Il y a là-dessus de très jolies formules dans *Encore*.

Mais la question que soulève Lacan, c'est celle de la référence. « La référence, ce n'est pas la signification. C'est ce qui ne se situe que du fait que le langage non seulement connote, mais dénote, pour désigner quelque chose de réel, pierre à quoi je me heurte. »<sup>2</sup>

3) « L'amour, s'il est bien la métaphore de quelque chose, il s'agit de savoir à quoi il se réfère. » Pour nous décaler de ce qui précède, Lacan propose de le référer à l'événement. L'événement, c'est par exemple « ce qui se passe quand un homme rencontre une femme », c'est-à-dire ce qui (35) participe du hasard de la rencontre, de la tuche, ce que Lacan appelle aussi le « heur », le bon ou mauvais heur de la rencontre sexuée, de la rencontre amoureuse. Nous pouvons nous interroger en effet quand un homme rencontre une femme, que rencontre-t-il ? Et quant à l'inverse une femme rencontre un homme, que rencontre-t-elle ? Ce n'est sûrement pas la même chose !

Ce repérage fait de l'amour, quand il s'établit entre deux êtres sexués une chose fragile, précaire, entièrement contingente, car « il n'y a d'événement que du dire ».

Au croisement de ces deux extrêmes, amour divin, amour sexué, prenons, nous dit Lacan, le commandement chrétien : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », à propos duquel il nous avait questionnés dans la leçon précédente, ça fait 2 ou ça fait 3 ? Puisque le prochain n'est pas le semblable.

Ce commandement, admettons qu'on le modifie légèrement, comme le suggère Lacan : « Tu aimeras ta prochaine comme toi-même ! ». On entend bien alors que « le poisson qu'il s'agit de noyer » dans l'amour, c'est le sexuel. L'amour du prochain se fonde sur l'abolition de la différence des sexes.

Lacan change alors tout à fait de registre et nous surprend complètement par une nouvelle formule : « L'amour, nous dit-il, ce n'est rien de plus qu'un dire, en tant qu'événement. Un dire sans bavure, un dire qui s'adresse au savoir en tant qu'il est dans l'inconscient. » Il ne s'agit donc pas d'un affect, d'un sentiment qui s'adresserait à quelque Un. Ce n'est même pas l'effet d'un dire, mais ce dire lui-même en tant qu'il s'adresse au savoir inconscient. Nous pressentons là une formulation qui n'est peut-être pas sans intimité avec la fonction de l'analyste. D'où s'origine ce dire ?

Curieusement, Lacan fait alors écrire à Gloria une chaîne simple au tableau, et nous dit : « L'important du noeud borroméen, c'est que ce qui

---

2. « Lacan en Italie », conférence à Milan, 1973.

fait consistance dans chacun des termes est strictement équivalent. Leur distinction n'a d'importance qu'en tant qu'il faut qu'ils fassent trois. »

Il écrit alors au tableau : 2 ! Chiffre de l'amour, commente-t-il. Ils sont « hors d'eux », faisant résonner ainsi combien ce 2 de l'amour est (36)problématique et inclut un tiers caché dans ce qui s'entend.

Et puisque Lacan nous intéresse à la Trinité chrétienne, souvenons-nous de la querelle du filioque invoquée dans la leçon précédente : Dans ce débat théologique long de plusieurs siècles, la doctrine des Pères de l'Eglise, dès le IV<sup>e</sup> siècle, mais admise seulement au XI<sup>e</sup>, est que l'Esprit Saint procède du Père et du Fils. L'Eglise orthodoxe s'y oppose, qui soutient que l'Esprit est consubstantiel au Père et au Fils. Toute la question est de savoir si c'est du 2 que procède le 3, ou si c'est du 3 que le 2 surgit.

Le problème est qu'il est très facile de tomber dans le 2, même pour la vraie religion, celle qui soutient que Dieu est 1 et 3.

Le 2, nous dit Lacan, c'est « ce qui choit ensemble du 3 », soit étymologiquement le symptôme, dérivé du verbe grec *sempiptein*, tomber ensemble. Il témoigne de notre « capture dans l'espace de l'être parlant », ce qui fait que malgré Einstein et l'espace-temps, nous pensons dans un espace qui est celui de l'image du corps, dans le *flat land*.

Lacan écrit alors au tableau une formule mathématique de son cru :

$$2 = 1 \vee 3 \iff (2 \vee 1) = (2 \vee 3)$$

implication équivalente, à distinguer d'une simple égalité, et nous conseille de situer cette formule dans les prémisses de la logique propositionnelle. Que faire de cette formule ?

On s'imagine que l'amour c'est 2, le « 2 éternel » en ce qu'il renie le temps, il voudrait durer toujours.

Il vise à faire 1 avec l'autre, il est « exigence d'un accord auquel ne contreviendrait pas la parole »<sup>3</sup>. Mais, nous le savons grâce à la lecture que fait Lacan du Parménide<sup>4</sup>, « l'exigence de l'Un vient de l'Autre ». Cette exigence totalitaire, c'est du langage qu'elle nous vient, elle nous vient du  $S_1$ , c'est-à-dire du signifiant pris comme impératif.

(37)Au contraire, « là où est l'être c'est l'exigence de l'infinitude »<sup>5</sup>. Mais c'est un « être qui ne s'atteint qu'à ce que le sujet y fasse défaut »<sup>6</sup> comme l'illustre parfaitement le mythe de Narcisse. Freud avait très bien

---

3. « Lacan à Milan », *Bulletin de l'AFI*, n° 17.

4. *Encore*, p. 15.

5. *Ibidem*.

6. « Lacan à Milan ».

vu cette origine narcissique de l'amour. Quant à l'amour dit « objectal », s'il est dans la certitude d'avoir affaire à l'objet, celui qui a valeur de vérité, il assure du même coup le sujet de son moi, mais la relation ne tarde pas à être persécutive, ... ou persécutrice.

Le 2 « ne repose que sur sa propre supposition », ce qui fait que « l'imaginaire n'est pas ce qu'il y a de plus recommandé pour trouver la règle du jeu de l'amour », c'est-à-dire pour sortir du 2. Autrement dit qu'est-ce qui fait limite à l'amour ?

Si « le 2 ne se fonde que de la jonction du 1 au 3 », comment dans l'analyse prendre en compte ce 3, c'est-à-dire ce réel ?

Lacan nous propose alors, non sans malice, une sorte de petit exercice topologique, déjà évoqué dans la leçon 1, qui consiste à faire de chacun des ronds de ficelle le moyen entre deux extrêmes. Qu'est-ce à dire ? Quel sens donner ici au terme de « moyen » ?

Retenons qu'ici l'ambiguïté du mot joue sur le fait que dans une série de trois, un moyen et deux extrêmes, le terme moyen peut soit être entre, intermédiaire, soit tout simplement au milieu, c'est-à-dire central. Lacan ne va pas se priver d'exploiter cette ambiguïté.

Il s'agit en tous cas de mettre un ordre, d'ordonner les trois catégories du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, comme Lacan l'avait déjà évoqué dans la leçon 1, selon les trois possibilités : RSI, SIR, IRS.

Cette curieuse dé-monstration m'évoque en tous cas ceci, que Lacan développe ailleurs : lorsqu'on reconnaît un symptôme, ici ce serait : prendre l'amour pour moyen, il faut « en user logiquement, le pousser à son terme logique jusqu'à en atteindre son réel, son impossible logique. »

1) La première configuration est donc RSI, dont Lacan nous avait dit (38)d'emblée : c'est la religion, en soulignant que Freud avait parfaitement vu sa parenté avec la névrose obsessionnelle.

Si donc, propose Lacan, « le Symbolique est pris en tant qu'amour divin sous la forme de ce commandement qui met au pinacle l'être et l'amour ». L'être est ici Dieu, l'Autre tout-puissant, en tant qu'il est amour, conformément au dogme chrétien, et le commandement de l'amour chrétien, tu honoreras et aimeras ton Dieu, et tu aimeras ton prochain comme toi-même, est un seul et même commandement, celui de l'amour.

« Alors, l'Imaginaire se supporte du corps, et le Réel, de la mort. Se réalise alors, poursuit Lacan, cette chose folle, ce vidage de l'amour sexuel dans le voyage. » Puisque le commandement de l'amour du prochain nie la différence des sexes et nous installe dans une société de frères, tous semblables, c'est-à-dire voués à la haine du dissemblable.

« Cette perversion de l'Autre comme tel instaure, dans l'histoire sadique de la faute originelle, instaure dans l'Imaginaire, dans le corps, cette sorte d'insensibilisation, qui est toute l'histoire de l'arianisme. »

Perversion de l'Autre comme tel ? Est-ce l'indication qu'il y a là à se poser la question de la jouissance de Dieu ? Ou s'agit-il de la préfiguration de ce que Lacan appellera dans *R.S.I.*, le séminaire de l'année suivante, la père-version, c'est-à-dire le nouage dans la parole de l'amour du père et de la castration qui fait porter sur nous le poids de ce qui est de structure impossible, et ainsi de sauver la toute-puissance du père, de l'Autre, au point d'aimer ce ratage même ?

« Cette religion la vraie, puisqu'elle a inventé cette chose sublime, la Trinité. Elle a vu qu'il en fallait trois, trois ronds de ficelle de consistance strictement égale, pour que rien fonctionne ». Là encore, Lacan opère un décalage radical par rapport au discours chrétien : Pas de Souverain Bien sinon ce petit : rien. Le rien, étymologiquement *res*, la chose, est donc à distinguer du néant d'avant toute chose. Il n'est situable que d'un effet rétroactif du nouage des trois consistances qui rejette à l'origine ce qui est perdu, ce qui est raté, mais n'a jamais été atteint que mythiquement, de par l'effet du signifiant sur le psychisme.

(39) Mais à propos du dogme de la Trinité chrétienne, nous pourrions nous interroger, comme le fait S. Thibierge dans son passionnant article sur le De Trinitate de Saint-Augustin<sup>7</sup>. Qu'est-ce qui nécessite ce nouage du 1 et du 3 dans le dogme chrétien ? Il semble que ce soit justement là où la religion ne se réfère plus au texte sacré, à l'Écriture, et où elle se fait religion révélée, vérité révélée dans la parole du Christ, que soit nécessité ce 3. De l'articuler dans la parole, le Un se disfracte en trois personnes.

Lacan poursuit sur la question des fins divines, la téléologie (du grec *telos*, achèvement, terme, d'où fin ou but). Toute la question de la spécification des fins est, nous dit Lacan, non pas réciproque, mais en quelque sorte réversible, ce qui fait que « le départ peut être la fin et la fin le départ. Le corps devient mort et la mort devient corps, par le moyen de l'amour ».

Si le corps devient mort, est-ce du fait d'être asexué, privé du désir, comme annulé ? Et d'ailleurs pourquoi cette référence à l'arianisme, faite plus haut, en rapport avec l'insensibilisation du corps dans la doctrine chrétienne ? L'arianisme a été une forme d'hérésie qui a duré plusieurs siècles, qui niait l'incarnation du Christ. Le Fils étant de nature divine, son corps n'était qu'une apparence, alors que pour

---

7. *Le Trimestre psychanalytique*, 1996, n° 3.

la chrétienté, le Christ est Dieu fait homme, à la fois de nature divine et fils d'homme.

Le corps devenu mort ne manque pas d'évoquer le corps du Christ, mort pour sauver qui ? Les hommes ? Ou Dieu ? Mais comment comprendre que corrélativement, « la mort devient corps » ? Est-ce que ce qui fait corps, la dit-mension du corps devient du même coup celle qui supporte la jouissance, la jouissance non sexuelle, comme l'évoque aussi bien le corps glorieux du Christ ? Cette jouissance comme absolu que seule la mort viendrait à supporter, faisant de la mort non plus le réel, mais le corps de l'Autre, dans l'idée que la délivrance de ce bas-monde donnerait accès à la vraie vie, à la Béatitude ? Mais comme le fait remarquer Lacan dans le séminaire *Encore*, (p. 102 ) « l'incarnation (40)de Dieu dans un corps suppose bien que la passion soufferte en cette personne ait fait la jouissance d'une autre ».

« L'amour de Dieu est la supposition qu'il désire ce qui s'accomplit à toutes fins ». Mais la fin est-elle ce qui s'accomplit, le terme, le terme du voyage, c'est-à-dire la mort réelle ? ou la fin est-elle le but, la visée ? Quelle est la visée de Dieu, que veut-il ?

Mais, nous dit Lacan, dans cette articulation du noeud borroméen, « il y a confusion entre la fin et le moyen. Toute fin peut servir de moyen ». Chaque rond peut en effet servir de moyen vis-à-vis des deux autres : RSI, SIR, IRS. sur le plan topologique. Mais dans l'articulation des termes chrétiens, si l'amour est le moyen, c'est-à-dire au milieu, au centre des trois ronds, la fin risque bien d'être alors la mort, et inversement si l'amour de Dieu est sa visée ultime, quel en sera le moyen, sinon la mort ? Mais laquelle ? la mort réelle ? ou la mort du sujet, c'est-à-dire son annulation comme sujet du désir ?

Lacan ajoute en effet que « l'amour divin, en prenant cette place du Symbolique, a chassé le désir en tant qu'il est situable à cette place du Symbolique comme moyen », mais que « l'amour chrétien n'a pas éteint le désir pour autant. Ce rapport du corps à la mort, il l'a si je puis dire baptisé amour. » Autrement dit, ce que l'amour chrétien baptise amour, le rapport du corps à la mort, ne fait que masquer le désir, ce qui, dans le désir, fait de son ultime visée quelque chose de profondément mortifère.

2) Lacan explore ensuite la configuration SIR, dont je ne reprendrai que les points saillants.. Si l'Imaginaire est pris comme moyen, I supporte alors l'amour courtois, c'est-à-dire « cette façon tout à fait raffinée de suppléer à l'absence de rapport sexuel en feignant que c'est nous qui y mettons obstacle »<sup>8</sup>. Le Réel est supporté par la mort et le Symbolique

---

8. *Encore*, p. 65.



par la Jouissance, c'est-à-dire ici la parole de l'amour. Lacan y voit la trace d'un ordre antique, et le livre de Paul Veyne sur l'élogie romaine, très passionnant à lire, paru depuis, témoigne en effet que la naissance du sujet est étroitement lié à la constitution de cet objet comme (41)inaccessible.

Il s'agit ici d'un amour noué au désir, ce que les grecs nommaient Eros, en opposition à l'Agape de la religion chrétienne, un amour qui organise l'inaccessibilité de l'objet, la Dame, « élevé à la dignité de la Chose » comme Lacan le montre magnifiquement dans le séminaire sur *l'Éthique*. Il y faut « cette racine d'impossible » comme dira Lacan plus loin, qui noue l'amour à l'altérité, à l'impossibilité du lien unien avec l'objet.

SIR, nous dit Lacan, c'est le fondement de la vraie place de l'amour, la place de l'Imaginaire comme moyen entre S et R : « Pour situer l'amour justement, c'est ce dire qui part de l'imaginaire pris comme moyen », autrement dit, c'est la toute-puissance de l'imaginaire, l'imagination au pouvoir, qui nous fait croire qu'il est possible d'atteindre quelque chose de l'Autre. Est-ce là ce qui donne son pouvoir à la parole d'amour ?

Lacan s'interroge : comment l'amour chrétien a-t-il opéré ce déplacement qui situe l'amour à la place qui lui semble être celle du désir, c'est-à-dire à la place du Symbolique ? « Le désir a été poussé ailleurs, là où le Réel lui-même est un moyen entre le Symbolique et l'Imaginaire ».

3) Nous entrons alors dans une nouvelle configuration : IRS. « Si ce Réel est bien la mort », Lacan hésite : c'est une figuration grossière du Réel, nous dit-il. Il nous laisse entendre que le Réel pourrait bien être autre chose que la mort, qu'elle n'en est peut-être qu'une des faces, de ce réel. « Si ce Réel est bien la mort, là où le désir fut chassé, ce que nous avons, c'est le masochisme... comme moyen pour unir la jouissance et le corps ».

Lacan évoque la même année à Milan ce qui serait le comble de l'amour de Dieu. Ce serait de lui dire : « Si c'est Ta volonté, damne-moi ! » C'est-à-dire le contraire de l'aspiration au Souverain Bien, et la mise en question de l'idéal du salut au nom justement de l'amour de l'Autre. Point où nous entrons dans le Réel de la jouissance. Se faire objet pour soutenir la Jouissance de l'Autre, au prix de son annulation subjective, c'est-à-dire de l'oubli du désir, en réalisant un vœu attribué (42)à Dieu.

Mais le masochisme n'est-il pas notre jouissance ordinaire, celle du fantasme « un enfant est battu » ? Jouissance dont on ne sait rien, et pour cause, car en ce point jamais énoncé, plus de sujet pour dire. Jouissance qui témoigne « d'un rapport à l'être qui ne peut s'achever

qu'au point où le sujet y fait défaut ».

En quoi l'analyse est-elle concernée par ce déplacement du désir chrétien ? la référence prise à la jouissance masochiste, à la perversion masochiste, puisque Lacan nous dit que c'est là l'audace de sa leçon, nous fait peut-être entendre que, pour les analystes, la figure du Réel n'est peut-être pas seulement celle de la mort, mais aussi celle de la jouissance, et qui plus est de cette jouissance qui a radicalement à voir avec l'annulation du sujet, cette « mort pour rire » comme dira Lacan, qui vient recouvrir le Réel de la mort et préserver l'Autre de toute atteinte.

A cette jouissance de l'être, Lacan oppose ce qui se jouit dans la parole, et ouvre sur l'articulation du savoir inconscient.

Comment, dans la psychanalyse peut-on alors situer l'amour ?

« La psychanalyse n'a fait que suivre le virage hors place du désir », c'est-à-dire que sa théorisation porte la marque du déplacement opéré par le discours chrétien, qui installe l'amour à la place du désir, en S. Lacan incrimine là chez les post-freudiens l'utilisation de la dualité pulsion de vie, pulsion de mort, en ce qu'elle repose sur la confusion entre la mort et l'inanimé de la Jouissance, d'une part, et d'autre part sur le mythe de l'Eros unifiant. N'en voyons-nous pas la trace dans le mythe de l'amour « génital » qui « relève du même mythe auquel s'attache la religion » ?<sup>9</sup> Ou même plus récemment, dans la théorie de l'homosexualité féminine, comme se soutenant d'un rapport non phallique à la mère<sup>10</sup>.

Elle a à « se corriger de ce déplacement », elle doit en quelque sorte (43) remettre l'amour à sa place, celle de l'Imaginaire, et en quelque sorte prendre en compte ce nouage entre l'amour et le désir.

« Si la psychanalyse est un moyen, nous dit Lacan, – souvenons-nous ici que ce moyen est la parole – c'est à la place de l'amour qu'elle se tient. Elle a à s'affronter à l'imaginaire du Beau et à frayer la voie au refleurissement de l'amour "en tant que" l'(a)-mur, c'est ce qui le limite ». S'affronter au Beau, en tant qu'il fait barrière ultime au réel de la mort, et faire refleurir l'amour, c'est-à-dire le transfert, comme seule voie d'accès au réel de la jouissance, en tant qu'elle est limitée pour chacun par ce qui cause le désir, le plus-de-jouir.

L'amour est « l'imaginaire spécifique de chacun », lié à l'invention du savoir inconscient en tant qu'il supplée à la faille du non-rapport sexuel. Il y a là « le ressort du plus-de-jouir », c'est-à-dire qu'il est lié au fantasme, et l'amour « bouche le trou », nous dit Lacan. Le trou,

---

9. Lacan en 1975, dans sa réponse à M. Ritter, *Lettres de l'EGP*, n° 18.

10. Voir le très intéressant article de Cl-N. Pickman, in *La Clinique Lacanienne*, n° 2.

la faille du non-rapport sexuel. Ceci peut s'entendre métaphoriquement, par effacement de l'altérité, du réel lié au sexuel, ici réduit au a, mais aussi littéralement : il fait « mur », par l'éliision du o. Voilà sans doute un exemple de ce que Lacan appelle ici « le réel d'un certain savoir », le savoir littéral dans l'inconscient, et dont il joue ici avec l'éliision de ce o.

A partir de quoi « chacun tisse son noeud ». Mais, insiste Lacan, à partir d'un certain point mal choisi, il n'y a aucun moyen d'en sortir. Le noeud peut être raté, irrémédiablement. Pas moyen, impossible d'en sortir. Mais sortir de quoi ? Sortir de, c'est très exactement l'étymologie d'ek-sister, sister en dehors, il s'agit là de ce qui peut faire advenir un être à l'ek-sistence, de ce qui pourrait faire que cela se noue pour un sujet de façon borroméenne, d'une façon qui cesse de se défendre de l'altérité. « Exister, ce n'est pas être, c'est dépendre de l'Autre », c'est-à-dire de ce lieu tiers qu'est le réel.

Lacan nous annonce alors qu'il va nous montrer comment le ratage peut se produire, et ceci à l'aide de la tresse : ce qui est évidemment époustouflant, c'est que si on se donne le mal de suivre ses indications, de faire une tresse à trois temps, en raboutant les épissures qu'est-ce qu'on obtient ? Une chaîne simple, celle-là même qu'il avait fait (44) dessiner à Gloria, où le moyen fait tenir le tout, où le 3 se réduit au 1 imaginarisé comme tout. Et si on poursuit la tresse sur six temps, qu'obtient-on ? Un noeud borroméen ! Ce que Lacan commente de la façon suivante : « Si l'amour devient réellement le moyen par quoi la mort s'unit à la jouissance, l'homme et la femme, l'être au savoir, s'il devient réellement le moyen, il ne se définit plus comme ratage (du noeud) car il n'y a que le moyen qui puisse dénouer l'un de l'autre. »

L'amour est à prendre alors comme « ce lien essentiel du réel et du symbolique ».

Lacan passe ici manifestement à un autre sens du mot « moyen », qu'il explicitera ensuite : « Le moyen établit cette unité qui est à rompre pour que le sens disparaisse ». Le « moyen », s'il est réel, est peut-être ici à entendre comme « entre-deux », mais en ce que entre-deux est la faille, d'où surgit quoi ?

Pour l'évoquer, je vous propose cette citation du *Banquet*, traduit par F. Recanati<sup>11</sup>. C'est Diotime qui parle : « Amour est un intermédiaire, un tiers élément, par qui, dans l'instantanéité d'une coupure jaillit l'interprétation. »

Pour finir, qu'est-ce que c'est que cette position du moyen ? Je vous en propose une version : Aux prémisses de la logique propositionnelle

---

11. *Scilicet*, n° 5, p. 65.

était le syllogisme, et dans le syllogisme le plus connu, commenté par Lacan dans la leçon 1 de l'Identification, un terme moyen : Socrate. C'est parce Socrate est immortel, pérennisé par le transfert de Platon, que tous sont mortels. Cette place qui ek-siste au tous est celle qui soutient le dire, dire qui n'est pas sans rapport avec l'effet du Nom du père, en tant qu'il permet un dire que non. Dire non en un certain point aux lois du langage, et n'ek-sister que par ce dire, au prix d'une perte symbolique.

La parole, selon qu'elle s'origine du symbolique comme commandement, de l'imaginaire comme parole d'amour, ou du réel, comme dire du psychanalyste, en tant qu'adresse à un « savoir supposé sujet ».

« L'impossibilité d'écrire le rapport sexuel, c'est ce par quoi nous sommes réduits à le réaliser quand même ». « L'amour est porté à l'existence par l'impossible du lien sexuel avec l'objet. »

S S S

## BIBLIOGRAPHIE

*Le dictionnaire de psychanalyse* ( Larousse )

S. Freud, « Actions compulsives et exercice religieux – Un enfant est battu », in *Névrose, psychose et perversion*, PUF ; Textes sur le transfert, trad. La Transa, Bulletin, n° 8-9, mars 1986.

E. Gilson, *Constantes philosophiques de l'être*, Vrin.

Ph. Jullien, « Note sur la Trinité », *Littoral*, n° 5.

J. Lacan, « Les noms du père : leçon du 20-11-63 », *Bulletin de l'A.F.I.*, n° 12 et n° 13 ; *L'éthique de la psychanalyse*, séminaire 1959-60 ; *Encore*, séminaire 1972-73 ; *Les non-dupes errent*, séminaire 1973-74 ; « La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel », *Bulletin de l'A.F.I.*, n° 17 ; « L'écrit-vain ? – Lacan à Milan en 1973 », *Bulletin de l'A.F.I.*, n° 18 ; « Réponse à M. Ritter », *Lettres de l'EEP*, n° 18, 1975.

Ch. Melman, *La névrose obsessionnelle*, Le séminaire 1986-87 et 87-88 ; *Questions de clinique psychanalytique*, Bibliothèque du Trimestre psychanalytique ; Intervention au séminaire d'été 1991 sur « Le sinthome » ; Contribution clinique à l'étude de la pulsion de mort, *Le Trimestre psychanalytique*, 1994, n° 2.

A. Nygren, *Eros et Agape*, Aubier, 1962.

S. Thibierge, *L'oeuvre trinitaire chez Augustin*, *Le Trimestre psychanalytique*, 1996, n° 2.